

— Je cherchais toujours à vivre en honnête homme, et à ne pas revenir en France, ainsi que j'en avais pris l'engagement, lorsque je rencontrai dans une taverne un compatriote qui arrivait de San-Francisco, où il avait fait fortune.

— Il daigna m'indiquer le moyen dont il s'était servi pour gagner de l'argent sans rien risquer, si bien que, muni d'indications précises, je partis pour la Californie avec le petit pécule que je tenais de vos libéralités.

— Un an après mon départ, j'avais ouvert à San-Francisco, à la porte d'une maison de jeu, un "pawnbroker," ou mont-de-piété, si vous le préférez, dans lequel je prêtais honnêtement vingt-cinq pour cent sur tout ce que l'on me confiait.

— Grâce aux nombreux joueurs dont cette ville fourmille, je faisais assez bien mes affaires. Vous pourriez en juger par ce seul fait, que, dans la même soirée, et au taux dont je vous ai parlé, il m'est arrivé souvent de prêter quatre fois de suite sur le même objet, dont je donnais vingt-cinq francs, et qu'on me reprenait pour cinq louis. C'est un bénéfice net de trois cents pour cent en quelques heures.

— Je sais bien que c'est un peu en dehors des spéculations ordinaires ; mais, du moins, je vivais de mon travail.

— Au bout de quatre ans, j'avais réalisé déjà une soixantaine de mille francs d'économies, en dehors de l'argent que j'avais engagé dans mon industrie. Mais, une nuit, je fus réveillé tout à coup par un bruit inusité.

— Au moment où je sautais à bas de mon lit, je reçus presque à bout portant un coup de pistolet qui me renversa, et pendant que je râlais, que je blasphémiais, que je dévorais ma rage impuissante, sous mes yeux, trois voleurs forçaient ma caisse et me dérobaient mes économies.

Le comte fit un geste d'impatience.

— Ce n'est pas tout encore, repartit André. Je guéris de ce coup de feu. Mes cris eurent cela de bon qu'ils empêchèrent ceux qui me dévalisaient de faire main-basse sur les objets dont j'étais nanti ; je pouvais continuer mon commerce.

— Cette fois, je m'entourai d'un véritable arsenal ; je verrouillai et cadenassai mes serrures, mes portes, mes fenêtres ; je ne traitai pas une affaire sans avoir un revolver à côté de moi.

— Un an et demi plus tard, je commençais à réparer la brèche faite à ma fortune, quand, allumé par je ne sais quel démon d'enfer, le feu prit à la maison que j'habitais, et consuma mes billets de banque, mes bijoux, tout ce qui m'appartenait et tout ce qui ne m'appartenait pas !

— J'eus à peine le temps de m'enfuir, à demi nu, emportant à la hâte les quelques cents francs que j'avais dans mon portefeuille, contemplant d'un œil morne l'édifice qui brûlait, l'incendie qui anéantissait non seulement ce que j'avais gagné, mais ce que j'avais apporté. Quelques heures plus tard, j'étais ruiné !

— Alors, vouant à la malédiction cette terre de brigands et de désastres, je m'embarquai pour la France... et me voilà.

En achevant ces mots, il se croisa les bras, debout devant le comte, comme une menace.

Il y avait dans l'attitude d'André quelque chose comme un respect ironique. On aurait dit que c'était par pure condescendance qu'il avait bien voulu raconter ses tribulations.

Le comte le regardait en face, et affectait une assurance qu'il ne ressentait certainement pas, puisque la seule vue d'André avait suffi pour l'arracher à son indifférente apathie.

— Eh bien ! dit-il pourtant, que veux-tu que j'y fasse ? Ce n'est pas ma faute si tu as eu des malheurs.

— Je ne prétends pas cela, mais vous êtes en position de les réparer.

— Par exemple ! se récria M. d'Olligny. Vas-tu me faire supporter les conséquences de ta mauvaise fortune ? Ne pouvais-tu pas vivre tranquillement des quinze cents francs de rente que je t'avais donnés.

Monsieur le comte sait bien que je ne saurais me contenter de cette insignifiante médiocrité, répondit André avec une défiance hypocrite.

— Qu'espères-tu donc de moi ?

— Il m'est impossible de rien préciser, mais connaissant votre générosité...

— Il n'est pas ici question de générosité, tu le sais bien, répliqua le comte avec humour. Ai-je, oui ou non, tenu mes engagements ?

— A la lettre, j'en conviens.

— Alors, qu'exiges-tu de plus ?

— Je n'exige rien, mais j'ai la certitude que vous ne m'abandonnez pas, que vous vous souviendrez du secret qui nous unit, et que vous ferez l'impossible pour m'empêcher de le divulguer.

— Ainsi, dit Raymond avec une sourde colère, tu ne reviens ici que pour me faire chanter ?

— Je n'aurais jamais osé me servir envers mon ancien maître de ce vilain mot-là.

— Eh bien ! parle. Combien te faut-il encore ? demanda M. d'Olligny d'une voix rauque.

— Monsieur le comte me méconnaît, fit André en posant la main sur son cœur. L'argent que je lui demande pour la dernière fois, je désirerais le gagner.

— Eh ! je n'ai que faire de toi ! dit Raymond avec impatience.

— Il est impossible, insista le valet de chambre, que vous n'ayez pas une petite intrigue en train, dans laquelle je pourrais vous être utile, comme je vous l'ai été jadis, le jour où ma maladresse a laissé tomber à l'eau ce pauvre vieux...

— Tais-toi, misérable ! s'écria le comte en lui serrant la main avec force. Ne viens-tu pas d'avouer que je t'avais payé ?

— C'est pour cela que je m'imagine que vous trouverez encore à m'employer, répondit André avec une humilité mensongère.

Raymond hésita quelques instants. Il jetait sur son domestique un regard soupçonneux. Enfin, ses scrupules s'évanouirent sans doute, car il ne parut plus aucunement irrité contre André, dont le sourire gouailleur et insolent l'aurait assurément fait bondir en toute autre circonstance.

— Tu as raison, dit-il, j'ai besoin de toi.

— J'en étais sûr, fit André avec aplomb. Voyons, de quoi s'agit-il, cette fois ?

— D'une femme.

— Qu'il faut également...

André n'acheva pas, mais il lança sur son maître un regard significatif.

Celui-ci feignit de ne pas le comprendre.

— Qu'il faut faire disparaître pendant au moins un mois.

— N'est-ce que cela ? s'écria joyeusement le domestique.

— Oh ! ce n'est pas si facile que tu le crois, répliqua le comte, puisque ni moi ni Firmin n'avons pu y parvenir.

— J'y essaierai tout de même, dit André avec fatuité.

— Cette femme, commença Raymond, habite avec sa mère et son fils dans une maison de la rue Notre-Dame-des-Champs. C'est là qu'un de mes ennemis est parvenu à les découvrir et à surprendre le secret de nos relations. Or il pourrait en abuser et me desservir auprès de certaine jeune fille que je veux épouser.

— Diable ! c'est sérieux ! fit André.

— Tu l'as dit, c'est sérieux. Aussi, comme je ne veux pas que la mère de ma future femme soit instruite de ces relations, il faut que Lucie Dorval, son fils et sa mère, disparaissent jusqu'à ce que mon mariage soit célébré.

— Mais rien n'est plus simple, fit observer le valet de chambre. Il y a cent prétextes pour un...

— Non pas, repartit le comte. Lucie s'était mise en tête que je l'épouserais, et comme ce jour tardait trop au gré de ses désirs, elle s'est enfuie, s'est réfugiée auprès de sa mère et a refusé les trente mille francs que Firmin est allé lui offrir de ma part. Maintenant elles ne sont plus de ce dilemme :

— Ou le comte d'Olligny me donnera sa main, ou je n'accepterai rien de lui, — et ajoute-t-elle, sans doute, je lui ferai tout le tort que je pourrai.

— Je comprends, dit André pensif.

Il y eut entre son maître et lui un long silence.